

prendre notre fils Pierre avec vous, Monsieur ; il est soigneux, il est honnête, il aime beaucoup les enfants, il vous aime beaucoup vous-même ; il vous servira aussi bien qu'une femme. »

— « Mais, mon ami, lui dis-je, songez donc à ce que vous m'offrez ; que va dire la maîtresse de maison si je lui amène un jeune homme pour tous les soins qu'exige un petit enfant ? Et que dira-t-on autour de nous de ce choix bizarre ? on se moquera de nous. »

— « Si vous craignez qu'on ne se moque de vous, à la bonne heure, répliqua Joly ; mais, avec le caractère que je vous connais. Monsieur, je croyais que vous ne vous inquiétiez guère de la moquerie des gens peu raisonnables ; et d'ailleurs, puisque vous avez à Paris un petit jardin, Pierre sera censé votre jardinier ; l'honneur de son titre sera sauvé, et il vous servira à deux fins. »

Ces raisons me convainquirent. Il fut donc décidé que j'emmènerais mon jeune paysan, âgé alors de dix-neuf ans. Mais je n'étais pas sans crainte sur la réception qu'on me ferait à Paris, à la vue de la singulière bonne d'enfant que j'avais choisie.

Les adieux au village furent touchants. Pierre embrassa avec larmes son père, sa mère, son frère, qui était son aîné ; je remarquai que, chez le fermier voisin, André, il fit des adieux particulièrement tendres à une jeune fille d'environ dix-sept ans, qui pleurait amèrement envoyant s'éloigner mon nouveau serviteur.

Jeannette (c'était le nom de cette enfant) avait la meilleure figure du monde, l'air le plus doux et le plus honnête. Je voyais bien qu'il y avait plus que de la simple amitié entre elle et mon jeune homme, et, quoique je feignisse de ne pas entendre les paroles qu'on échangeait à travers les larmes, je pus surprendre ces mots : « nous nous reverrons,